

## RESTES D' (a) MUR.

« Entre l'homme et l'amour,  
Il y a la femme.  
Entre l'homme et la femme,  
Il y a un monde.  
Entre l'homme et le monde,  
Il y a un mur. »<sup>1</sup>

Si je commence par ce poème c'est pour bien situer mon titre ainsi que l'écriture produite par Lacan en tant que « (a) mur ».

C'est dans l'année 1972 que Lacan, qui s'adresse à son public dans la chapelle Sainte-Anne, produit cette écriture : il se demande si ce n'est pas aux murs qu'il parle, et si ses auditeurs ne prennent pas la réflexion de sa voix sur lesdits murs pour sa réflexion personnelle. Il reprend alors un poème de Tudal qu'il avait déjà mis en exergue à l'un de ses textes des Écrits.

De fait il va s'avérer que ce poème est le prélude à la réouverture de la question de l'amour. Mais Lacan écrit, ce jour-là, « amour » d'une façon bien particulière : « (a)mur ». C'est un néologisme qu'il emprunte à une de ses patientes délirantes et qui lui permet, par son écriture, de faire entendre plusieurs choses à la fois. De marquer, avec ce petit « a » entre parenthèses, que l'amour lui aussi est toujours accroché à l'objet a, et que, de ce fait même, il met en jeu le manque et la castration. D'insister aussi, une fois encore, sur le fait qu'entre l'homme et la femme, « ça ne marche pas » – comme il dit : il y a un mur. Il y en a même deux : il y a le mur du langage, et il y a le mur du non-rapport sexuel. Puis, note-t-il encore, l'écrire ainsi peut faire aussi « muroir » (où assonent miroir – celui du narcissisme – et mouroir – où l'on entend la pulsion de mort –)...

Cette écriture « amur » (ayant perdu ses parenthèses) sera reprise quelques mois plus tard, au cours du séminaire Encore, où la question de l'amour va

---

1 Poème de Tudal, cité par Lacan dans les Écrits. Obstacles de Antoine Tudal.

faire retour en tant que telle au cœur du propos de Lacan. « Amur » donnera la lettre d'amour, mais Lacan écrira aussi Âmour, comme dans « âme », ce qui indique assez qu'il renoue, avec le langage de l'être.

De cette même année, prélude à Encore, vient l'une de ces maximes concernant l'amour qui fera fortune. Il s'agit de nouveau du don – et cette formule peut être entendue comme une sorte d'exacerbation du « donner ce qu'on n'a pas » : « Je te demande de me refuser ce que je t'offre parce que c'est pas ça » – ça, c'est l'objet a, et l'on retrouve le même avertissement qu'avec l'amur.

Puis arrive Encore, le vingtième des séminaires de Lacan. De l'amour il va en être question. Mais pas que de l'amour. Dans ce séminaire difficile, Lacan tisse une série de thèmes : celui de la femme et celui de Dieu ; celui du corps, celui du réel et celui de la jouissance. C'est aussi dans ce séminaire qu'il introduira cette occurrence d'un nouvel amour en reprenant un texte de Rimbaud intitulé « A une raison » dans le quel il y a cette réplique : un nouvel amour.

## **À UNE RAISON**

**Un coup de ton doigt sur le tambour décharge tous les sons et commence la nouvelle harmonie.**

**Un pas de toi, c'est la levée des nouveaux hommes et leur en-marche.**

**Ta tête se détourne : le nouvel amour ! Ta tête se retourne : le nouvel amour !**

**« Change nos lots, crible les fléaux, à commencer par le temps, » te chantent ces enfants. « Élève n'importe où la substance de nos fortunes et de nos vœux, » on t'en prie.**

**Arrivée de toujours, tu t'en iras partout.**

Pour Lacan , en faisant écho du texte de Rimbaud, l'amour est le signe qu'on change de discours et qu'il y a de l'émergence du discours analytique à chaque franchissement d'un discours à l'autre.

Nous pouvons mettre en tension ces formulations avec une autre occurrence de Lacan : « Au commencement de l'expérience analytique fut l'amour » , très largement évoquée en abordant le concept du transfert.

Entre les deux occurrences une longue élaboration théorique s'est produite chez Lacan, je ne vais pas retracer tous les moments, seulement pointer quelques inflexions. Cela nous montre à quel point la question de l'amour loin d'être achevée , laisse toujours un point d'interrogation que convoque particulièrement l'expérience analytique à différents niveaux.

Tout d'abord au niveau de l'expérience du sujet en analyse : la question de l'amour est centrale dans une analyse et nous pouvons dire qu'une analyse est un dispositif dans le quel les sujets peuvent aborder cette question sans la menace des impératifs sociaux, du discours dominant. Une patiente me disait récemment en parlant de ses enfants qu'elle aime mais que parfois elle regrette d'en avoir : « il y a qu'ici que je peux en parler ».

L'expérience analytique est par ailleurs, peut être, la seule à pouvoir saisir la diversité des formulations sur l'amour , les sujets peuvent venir aussi bien pour parler de leur tracasseries avec un amour qui ne marche pas, qui se dérobe en permanence, qui n'arrive jamais, que torture, ou bien parler de la surprise d'un amour qu'émerge, que fait différence, tel le cas d'une de mes analysantes qui s'est décidé à demander une analyse suite à une rencontre amoureuse que venait altérer la répétition de ces histoires d'amour, des lors elle s'efforce d'interroger ce qui fait signe d'amour pour elle.

Ajoutons que la psychanalyse est un lieu privilégié pour distinguer l'amour du désir, ainsi que de la jouissance et pourquoi pas, identifier la manière dont ils s'articulent.

Nous pouvons dire que la Psychanalyse est toujours une clinique de l'amour et du non rapport sexuel . Cet impossible rapport qui constitue le réel qui est visé dans une analyse. Rappelons nous la manière comme Lacan dans sa conférence la troisième , distingue le réel de la science de celui de la psychanalyse , notons aussi que lors de cette conférence il met en garde les analystes sur l'avenir de la psychanalyse qui peut disparaître faute d'analystes pour supporter ce réel.

A ce titre il est légitime d'interroger ce que l'expérience analytique peut apporter comme progrès au sujet dans son rapport à l'amour.

D'autre part la question se pose en ce qui concerne la fin de l'analyse : si l'amour de transfert est à la base de l'expérience, nous avons déjà vu à quel point il est indispensable à l'analyse et à quel point il est son obstacle, pouvons nous nous contenter de la destitution de l'analyste de la place du sujet supposé savoir pour acter ce qu'on appelle la liquidation du transfert ? Pouvons nous évacuer complètement la question de l'amour à ce moment là ? Il se pose ensuite la question de savoir ce que de l'amour se joue dans la position de l'analyste dans le lien avec son analysant mais aussi avec ses pairs analystes.

Au départ c'est par la « relation d'objet », le « choix d'objet », que la question est abordée, en ces années 1950 où Lacan commence son enseignement, dans ce langage que se dit la relation – d'amour – du sujet avec l'autre. On se réfère à cette œuvre centrale de Freud, « Pour introduire le narcissisme », où l'on pouvait lire : « L'homme n'a que deux objets primitifs : lui-même et la femme qui s'occupe de lui. » Ce qui ne lui laisse que quatre types de fixation. Les trois premiers sont tournés vers lui-même. On aime : ce qu'on est soi-même ; ce qu'on a été ; ce qu'on voudrait être. Le quatrième type de choix concerne le choix d'objet extérieur : on aime la personne qui a été une partie de son propre moi – c'est l'amour de type narcissique – ; ou on aime la femme qui nourrit et l'homme qui protège – c'est l'amour par étayage (dit aussi anaclitique) mais qui reste en réalité encore une des formes de l'amour narcissique.

Quant au mot qu'utilise Freud pour parler de cet amour pour l'objet, on note que, à de très rares exceptions près, il met de côté le mot le plus usuel de la langue allemande, Liebe, au profit du mot Verliebtheit, qu'on peut traduire par « énamoration » – que Lacan écrira un jour « hainamoration ». De Liebe, Freud dit que c'est bien en effet ce que l'on pourrait appeler l'amour « normal », mais c'est pour ajouter tout aussitôt que ce supposé normal ne correspond à rien d'autre qu'à la croyance en la fable poétique du mythe d'Aristophane, ce partage de l'être humain en deux moitiés, homme et femme, qui cherchent désespérément dans l'amour à retrouver leur unité perdue. Mais l'amour ordinaire, celui aux feux duquel nous

brûlons tous un jour ou l'autre, nous les bons névrosés, c'est : Verliebtheit... et c'est nettement moins idyllique !

La question de l'amour dans sa dimension narcissique fera l'objet d'une sorte de ravalement et on peut constater que d'une certaine manière cette dévalorisation peut correspondre à un temps ou un aspect de la cure analytique, le temps où la dimension imaginaire est dépliée et la consistance de l'amour comme idéal dégonflée.

Lacan concédera : « L'amour dont il est apparu aux yeux de certains que nous avons procédé au ravalement »...

Mais, avant de tirer les conséquences de cet engluement de l'amour dans le narcissisme et de concevoir cette autre forme de relation à l'objet que sera le désir, Lacan s'acharne et tente de sauver l'amour. On assiste en effet à une sorte de dernier sursaut avec l'affirmation d'un autre amour, amour qu'il nomme alors « amour dans sa forme achevée ». Et de fait, il ébauche deux alternatives à l'amour passion : la première tournera autour de l'idée de pacte ; la seconde autour de celle du don actif, de l'amour comme don actif.

Voyons la première, la question du pacte. Lacan commence par maintenir que « la relation imaginaire primordiale donne le cadre fondamental de tout érotisme possible », et que c'est une condition à laquelle devra être soumis l'objet de l'Éros en tant que tel. La relation objectale devra toujours d'abord se soumettre au cadre narcissique et s'y inscrire. Cela n'empêche pas que cette relation puisse cependant « transcender le narcissisme, mais d'une façon impossible à réaliser sur le plan imaginaire. C'est ce qui fait, conclut-il, la nécessité pour le sujet de ce qui s'appelle l'amour ».

Voilà donc l'amour qui réapparaît du côté du symbolique – on aurait presque envie de dire : faisant office de symbolique, autour de ce que Lacan formule comme pacte. « Il faut à une créature, dit-il, quelque référence à l'au-delà du langage, à un pacte, à un engagement qui la constitue, à proprement parler comme une autre [...]. Il n'y a pas d'amour fonctionnellement réalisable dans la communauté humaine si ce n'est par l'intermédiaire d'un certain pacte qui tend à s'isoler dans une certaine

fonction, à la fois à l'intérieur du langage et à l'extérieur. C'est ce qu'on appelle la fonction du sacré, qui est au-delà de la relation imaginaire. »

Mais on va voir une fois de plus une note de « ravalement », pour reprendre le mot de Lacan, se glisser dans les conclusions qu'on pourrait être tenté de tirer quant aux promesses de ce pacte symbolique. il commente : « Le pacte initial auquel je fais allusion quand je vous parle du registre symbolique, n'a vraiment rien dans son abstraction cornélienne pour saturer nos fondamentales exigences. C'est dans une sorte d'engluement corporel de la liberté que s'exprime la nature du désir. Nous voulons devenir pour l'autre un objet qui ait pour lui la même valeur de limite qu'a, par rapport à sa liberté, son propre corps. »

Il ne nous laisse pourtant pas totalement sans espoir quant à un certain jeu par rapport à un engluement complet dans l'imaginaire : « Du fait de notre contingence, ce qui situe phénoménologiquement l'amour dans sa forme concrète, c'est ce qui l'institue dans cette zone intermédiaire, ambiguë, entre le symbolique et l'imaginaire. » La participation au registre symbolique de « l'amour dans sa forme achevée », c'est « l'échange liberté-pacte qui s'incarne dans la parole donnée ». « Et il s'étage dans toute une gamme de nuances, tout un éventail de formes qui jouent entre l'imaginaire et le symbolique. »

L'autre alternative à l'amour passion va se nommer « don actif ». Outre le motif du don (qui reste ici encore assez énigmatique mais qui sera par la suite, on le verra, l'objet d'un certain nombre de variations), Lacan relance à ce moment un thème crucial dont nous avons déjà rencontré l'esquisse et que nous retrouverons encore sous différentes formes : c'est la notion de « l'au-delà », ici de « l'au-delà de l'objet ». Il faut en mesurer tout le poids : c'est avec elle que s'annonce la dimension du manque.

« L'amour, nous dit Lacan, se distingue du désir [...] car sa visée n'est pas de satisfaction, mais d'être. Quand l'amour se réalise symboliquement dans la parole, il se dirige vers l'être de l'autre. Sans la parole, il y a seulement Verliebtheit, fascination imaginaire. S'il y a amour, c'est un amour subi et non pas l'amour comme don actif qui vise l'autre, non pas dans [...] sa particularité mais dans son être. Aimer, c'est aimer un être au-delà de ce qu'il paraît être. »

L'amour sera une des voies de la réalisation de l'être : la dimension symbolique de la parole permet en effet que l'amour s'adresse à l'être, le

faisant échapper à une simple captivation imaginaire, à cette tentative de capturer l'autre dans soi-même dont nous avons parlé précédemment.

J'ai dit : une des voies de la réalisation de l'être. Il y en a en effet deux autres : la haine et l'ignorance. On ne s'étonne plus trop de voir la haine jumelée avec l'amour. Freud avait déjà suffisamment insisté sur le couple amour-haine, et l'on sait par ailleurs à quel point la haine est une des formes du lien à l'autre : au point qu'il est arrivé à Lacan de dire qu'il vaut mieux qu'il y ait un peu de haine, cela assure qu'il y a alors aussi un peu d'amour.

S'en suivra tout un temps où la question de l'amour laissera la place à la question du désir, la notion de manque à être, la conceptualisation de l'objet a, l'élaboration du concept de jouissance.

Cette dimension du manque, c'est ce qui fait obstacle à toute possibilité de satisfaction pleine, comme le dit assez la problématique de l'objet a. Il va falloir à l'être humain, s'il veut avoir accès au désir, renoncer à ce qu'on pourrait appeler une pleine jouissance. Et c'est la fonction phallique qui indique le chemin de cette renonciation – c'est ce que la psychanalyse désigne comme loi universelle de la castration.

Ce à quoi il faut renoncer peut se dire de différentes façons : renoncer à la mère qui est interdite, renoncer à retrouver ce que nous avons appelé l'objet perdu, ou encore das Ding, la Chose, bref, renoncer à tout ce qui pourrait faire office de Souverain Bien. Mais, à cette pleine jouissance interdite, se substitue, ici encore, quoi ? Un leurre, puisque c'est décidément le destin de l'être parlant... Et ce leurre est celui de la jouissance phallique. C'est un leurre, car la jouissance phallique n'est pas directement accessible au désir, si on peut dire : elle ne peut s'exercer qu'au travers de toute une élaboration qui met en jeu le langage et qui doit faire le détour par le fantasme. Ça n'empêche pas que ce soit ce détour qui rend possible ce que les humains connaissent de satisfaction sexuelle. Mais le prix à payer pour ce passage par le fantasme est une sorte de fragilité de l'être parlant dans son rapport à une satisfaction qui est, je le répète, dénaturée. Conséquence de cette fragilité : l'angoisse peut s'en mêler et le symptôme y pointer son nez...

.....

Qu'est-ce qui conduit Lacan, dans ce contexte, à reparler d'amour ? Il le fait avec une assertion nouvelle, en distinguant radicalement jouissance d'amour : quand on aime, affirme-t-il, il ne s'agit pas de sexe. C'est même là où le rapport sexuel s'avère être toujours dans un certain rapport au ratage que l'amour retrouve sa place. L'amour – voilà la thèse nouvelle – vise à faire suppléance. Là où le sexe ne peut pas faire Un avec deux, l'amour ne le pourrait-il pas ?

Il fera référence à l'expérience des mystiques pour saisir cette fonction de suppléance de l'amour. Je développerai pas cet aspect aujourd'hui, il m'intéresse d'avantage de pointer la troisième grande inflexion et qui permet de reprendre nos questions du départ.

Si j'évoque maintenant ce réel, c'est qu'il existe une dernière tentative de Lacan (le temps de ses trois derniers séminaires) d'arracher l'amour à l'ordre de l'illusion – dernière tentative de sauvetage ? – et de faire, comme il dit, « que l'amour

touche au réel ». Impossible, c'est le cas de le dire, de vraiment développer cela. Mais

je vais essayer de vous en donner un tout petit aperçu avec le recours de Lacan à un jeu : le jeu de la moure

Lacan a toujours soutenu que la rencontre amoureuse était de hasard, mais tout en même temps qu'elle se supportait d'un certain savoir entre deux sujets inconscients. Il y a là deux pièges dans lesquels il ne faut pas tomber. Celui du savoir, d'abord : quand Lacan parle de « savoir », c'est d'un savoir, comme il le nomme, insu.

Le savoir de l'inconscient est un savoir insu, un savoir que le sujet ne sait pas avoir.

Quant au second piège, il serait d'entendre dans ce mot de rencontre quoi que ce soit qui serait de l'ordre de l'accord des psychés. Du fait de la dysharmonie radicale des savoirs inconscients, il y a là un impossible.

Lacan fait alors de l'amour ce qui, dans un temps de suspension, introduit à la reconnaissance de cet impossible.

Alors, comment faire toucher du doigt ce qu'il en est de cette reconnaissance de l'impossible qui est en même temps re-connaissance de hasard de deux savoirs inconscients – de savoirs insus ? Et comment comprendre que cette rencontre de hasard par-delà l'illusion « touche au réel » ?

C'est ce que Lacan propose en ayant recours à ce jeu de la moure – on a envie de dire : de la moure et du hasard, puisque c'est un jeu qui justement intrique intimement rencontre et hasard. La légende veut qu'il ait été inventé par la Belle Hélène pour jouer avec son amant Pâris..

La moure, le jeu de la moure, je vous le rappelle : deux partenaires se tiennent face à face, le poing fermé en avant ; à un signal donné, chaque joueur doit, en même temps que son adversaire, lancer une main et lever le nombre de doigts qu'il désire, tout en énonçant un nombre entre 1 et 10 ; si l'un d'entre eux énonce le nombre égal à la somme des doigts levés par l'un et par l'autre des deux joueurs, il a gagné. Si, par exemple, le joueur A lève trois doigts en disant 5 pendant que le joueur B lève deux doigts en énonçant le chiffre 6, c'est le joueur A qui marque un point puisque le nombre total des doigts levés est :  $3 + 2 = 5$ .

C'est un pur événement de rencontre : les partenaires doivent « au bon moment » et dans une parfaite simultanée crier et montrer les doigts. Celui qui « par hasard » sait la moure et crie le nombre qui tombe juste le fait à son insu. Ce nombre ne se sait pas d'avance, il n'est pas lié à la prévision de l'autre, il est crié comme pur événement. « Savoir ce que le partenaire va faire, affirme Lacan, n'est pas une preuve de l'amour. » En effet, le savoir, au sens du savoir su, ce savoir du partenaire nous ramènerait dans les eaux du narcissisme, alors qu'ici, on l'aura compris, on est dans le champ de la pure altérité.

Essayons de ramasser ce qui a été dit en une seule proposition : l'amour toucherait au réel dans le bref instant suspendu de ce pur événement de rencontre où celui qui par hasard saurait la moure à son insu la crierait au bon moment...

Cela peut éclairer aussi la formule célèbre de Lacan : "Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir". Que vous trouverez dans le séminaire L'angoisse.

L'amour permettrait-il à la jouissance de condescendre au désir ? ( in L'éthique de la psychanalyse 1960).

Oui ! parce que l'amour, (il ne s'agit pas de l'amour narcissique ici) qui est l'Imaginaire (I) spécifique de chacun, l'amour pris comme moyen (le transfert) permet au sujet de nouer sa jouissance comme réelle (R) au désir qui l'habite (relevant de la Loi), donc au symbolique (S).

comme Disait notre ami Patrick Valas récemment disparu :

Seul l'amour permet à la jouissance de condescendre au désir, est ce qui s'accomplit dans la cure psychanalytique.